ÉLOGE HISTORIQUE

DE

M. Jean SENEBIER.

ÉLOGE HISTORIQUE

DE

M. JEAN SENEBIER,

Pasteur et Bibliothécaire de la République de Genève ; Membre associé de l'Institut, etc.

Lu à la Soc. des Arts de Genève, le 19 décembre 1809.

PAR J. P. MAUNOIR aîné,

Docteur et Professeur en Chirurgie à Genève, Membre des Sociétés des Arts, de physique et d'histoire naturelle de la même ville ; associé correspondant des Sociétés de médecine de Paris, de celles de Lyon, d'Avignon ; de la Société des sciences, agriculture et belles-lettres du Départ. de Tarn et Garonne, de celle d'émulation du Canton de Vaud, de celle medico-chirurgicale de Luques et Piombino, etc.

A wit's a feather, and a chief's a Rod :
An honest man's the noblest work of God.
POPE.

A PARIS,

CHEZ J. J. PASCHOUD, Libraire,
Rue des Petits-Augustins, n.° 3.

A GENÈVE,

Chez le même Libraire.

1810.

ÉLOGE HISTORIQUE
DE M.r JEAN SENEBIER *.

L'ASSOCIATION des idées de vertu et d'immortalité est un hommage tacite universellement rendu aux génies supérieurs. Il est de la foiblesse humaine de considérer un grand homme à la place que lui assigne la Providence, comme s'il

* Jean Senebier, fils de Jean-Antoine, né en mai 1742, Ministre du Saint Evangile en 1765, Pasteur d'une église de campagne (Chancy) en 1769, bibliothécaire de la République de Genève en 1773, membre associé de l'Institut national; des Académies des sciences de Turin, de Sienne, de Manheim; un des quarante de l'académie italienne des lettres, des sciences et des arts; de la société de phys. et d'hist. nat. d'Orléans; de la société des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, de Montauban; associé de l'athénée de Lyon; de la société de phys. et d'hist. nat. de Genève; de la société pour l'avancement des arts de la même ville; de la société d'agriculture de Turin; de la société patriotique de Milan; de la société des sciences et arts d'Harlem; de la société des sciences phys. et d'hist. nat. de Lausanne; correspondant de la soc. d'agric. du départ. de la Seine; de la S. philomat. de Paris; de la *S. d'écon. rurale* du départ. de Vaucluse; du lycée des Sc. et arts de Marseille; de celui du départ. du Gard; de celui de Vaucluse; de l'acad. des sciences, arts et belles-lettres de Dijon; de la S. de méd. de Paris; de l'acad. italienne en Étrurie; memb. corresp. de l'athénée de Paris pour la langue françoise; de l'acad. roy. de Naples pour l'hist. nat.; corresp. de l'inst. roy. des sciences et lettres de Hollande.

ne devoit jamais la quitter : l'habitude de le voir honorer son espèce, et remplir des fonctions et des devoirs de manière à ce que sa vie semble essentielle à l'ordre moral, fait croire que cette belle existence ne doit pas avoir de terme. Ah ! pourquoi une longue vie est-elle rarement le partage d'un tel homme ? Pourquoi la force et la solidité de la constitution humaine sont-elles le plus souvent en raison inverse des facultés intellectuelles ? M. Senebier, dont nous déplorons aujourd'hui la perte, n'a pas été une des rares exceptions à cette règle; il a fini sa belle carrière à l'âge de 68 ans, à la suite d'une maladie longue et douloureuse. Il n'est plus, et nous nous demandons encore : Est-il bien vrai que cet homme, bon par excellence, ait déjà cessé d'exister ? Il n'est plus, cet homme vertueux, que ceux qui l'ont intimement connu ont pu regarder comme le type de la perfection morale; dont la vie entière pourroit être donnée comme un modèle à l'adolescent, à l'homme fait et au vieillard. Cet homme rare, dont le bonheur a été assez pur et assez continu pour qu'il n'eût pas craint de recommencer sa carrière toute entière, sans y rien changer !

C'est au monde savant à gémir quand les flambeaux qui éclairent le sanctuaire des sciences viennent à s'éteindre ; mais c'est aux amis à pleurer sur la perte de celui qui leur avoit consacré son existence, et qui n'étoit heureux que du bonheur qu'il répandoit autour de lui.

Entraîné, aveuglé peut-être par mon admiration et mon amitié pour M. Senebier, j'ai osé entreprendre cet éloge historique; mais j'ai bientôt senti toute la difficulté d'une telle entreprise, et la convenance que ce fût quelqu'un qui lui ressemblât par l'universalité de ses connoissances, qui prît la tâche de parler de lui comme sa mémoire le demande. Cependant je n'ai pas abandonné mon dessein. Pourquoi, à cause de ma foiblesse, aurois-je renoncé à acquitter une dette de mon cœur? Et l'hommage que je rends à sa cendre empêchera-t-il une plume digne de lui, de retracer, pour la postérité, l'histoire de ses travaux et l'image de ses vertus? Les droits de M. Senebier à la reconnoissance des savans engageront bien d'autres que ses concitoyens à faire son éloge, et sans doute incomparablement mieux et avec une plus grande liberté. Hâtons-nous de profiter de notre avantage, celui de parler aux témoins de sa belle carrière, à ses amis, qui le pleurent encore, et dont le cœur a besoin de partager les émotions que j'éprouve. Cependant je tâcherai de n'oublier rien de ce qu'il a fait d'important, de rappeler toutes ses découvertes, et ce sera l'éloge du savant. Je vous parlerai de son cœur, je dirai quelque chose de sa vie privée, et ce sera l'histoire de l'homme de bien. C'est lui-même qui me guidera pour dire tout ce qu'il a fait pour la science; c'est dans les souvenirs de ses amis et dans les miens que je puiserai, pour donner une idée de l'excellence de son ame.

Né de parens vertueux et vivant dans la retraite, M. Senebier reçut cette éducation sage et éclairée qu'un père donne à son fils quand il veut le voir remplir, dans la société, une place honorable et utile. C'est en ayant toujours sous les yeux l'exemple des bonnes actions, qu'il prit l'amour de tout ce qui est bon et honnête; c'est à ses premières impressions qu'il dut une vie passée dans l'exercice de toutes les vertus.

Sa fortune, suffisante pour un homme qui, à des goûts simples, joignoit l'amour du travail, étoit également éloignée de l'opulence et du besoin. Les richesses sont peut-être l'écueil le plus dangereux pour l'étude, parce que, rendant toute espèce de jouissance trop facile, multipliant tous les genres de séduction, elles entretiennent l'ame dans un état de langueur, et lui ôtent l'habitude de la méditation; mais le besoin, bien plus encore, la resserre, la rend timide, la prive de cette énergie si nécessaire pour produire de grandes choses. M. Senebier étoit donc, par sa fortune, dans une de ces situations heureusement calculées pour favoriser la culture des sciences et le développement des facultés morales.

M. Senebier entra fort jeune au collége, et arriva avec honneur jusqu'à la fin de sa seconde classe; mais malgré les progrès qu'il faisoit, malgré les palmes qu'il remportoit, malgré le goût décidé qu'il montroit pour l'étude, son père, sage et excellent négociant, désiroit le voir embrasser

une vocation qui lui avoit procuré de grands avantages et quelques jouissances. Ce désir de M. Senebier le père fut si vif et si prononcé, que son fils, prêt à commencer sa première classe, parvint à surmonter momentanément l'ascendant qui l'entraînoit vers l'étude : il entra dans le bureau de son père, où les changes, les arbitrages, l'étude des marchandises devinrent son unique occupation; il pâlissoit sur les calculs, et à force de travail, il parvenoit à dompter son chagrin, ses regrets et ce penchant impérieux qui l'entraînoit vers l'étude. Le voilà donc emprisonné dans un obscur comptoir, où l'on n'entend que le bruit de l'or, où l'on ne s'occupe que des moyens de l'accumuler ! Hélas ! il y soupiroit après cette belle nature, dont ensuite il observa si bien les merveilles, et qui le récompensa si richement du culte qu'il lui a rendu. Mais comment espérer que, pour plaire un moment à son père, il parvienne à étouffer la plus noble passion, celle du développement de ses plus belles facultés ? Les efforts qu'il fit, pendant cette espèce de captivité, pour surmonter l'instinct qui le portoit vers l'étude des sciences, ne furent pas perdus pour lui; ils l'accoutumèrent de bonne heure à faire céder un goût très-vif à l'ascendant d'une volonté ferme. La nature ne revendique jamais ses droits en vain; il fallut enfin lui obéir, et reconnoître que Senebier étoit né pour agrandir le domaine de la science et honorer sa patrie; et son excel-

lent père, qui n'avoit jamais désiré que le bonheur de son fils, permit enfin qu'il fût heureux selon son goût. Voici la manière dont s'opéra ce changement dans sa situation.

Senebier avoit quitté le collége en sortant de la 2.de classe, où il avoit eu deux prix; il étoit immédiatement entré dans le bureau de son père, et faisoit de grands progrès dans toutes les connoissances qui forment l'habile négociant. Au bout d'une année, il ne put voir sans un serrement de cœur ses camarades de collége arriver dans l'auditoire de belles-lettres; il regretta amèrement tout le tems qu'il n'avoit pas donné aux études, et résolut de réparer cette lacune: en conséquence il écrivit à son père une lettre pleine de sentimens de respect et d'amour, dans laquelle il déploya l'aimable éloquence de la jeunesse, pour lui faire sentir que le commerce n'étoit pas fait pour lui, et qu'il ne seroit heureux qu'en reprenant ses études, décidé cependant, si son père insistoit, à se soumettre, quoi qu'il lui en coûtât. Vivement ému, le père se laissa enfin persuader, et applaudit aux succès que son fils avoit obtenus d'études faites en secret et dans des momens dérobés aux travaux du comptoir. M. Mercier, Pasteur et Professeur mit, dans l'espace de peu de mois, notre jeune étudiant en état d'atteindre ses camarades, de subir honorablement l'examen de rigueur, et de faire avec eux ses belles-lettres. Il avoit quinze ans, et déjà il lisoit avec ardeur, non-seulement

les anciens auteurs expliqués en belles-lettres, avec leurs commentateurs, mais encore Sophocle, Euripide, Aristophane, etc.

Il entra à dix-sept ans en philosophie, et il vit avec ravissement s'ouvrir pour lui la carrière qu'il devoit parcourir; chaque pas qu'il y faisoit lui procuroit une nouvelle jouissance; chaque idée qu'il y acquéroit le confirmoit dans le sentiment qu'il étoit bien à sa place.

Il eut alors le bonheur de se lier avec l'illustre Le Sage, qui tempéra, par d'excellentes leçons, son ardeur immodérée, d'acquérir une foule de connoissances qu'il n'avoit pas la patience de coordonner; il avoue que sans ce guide, philosophe aussi profond que judicieux et original, il auroit perdu beaucoup de tems et de peine; il ralentit la rapidité de sa marche, et sentit bientôt que ce n'est pas la quantité de choses apprises qui rend savant, mais la manière dont on se rend propres les connoissances qu'on a acquises. Leur relation, comme savans et comme amis, a dès lors duré autant que la vie de Le Sage.

Ce fut pendant ses études de philosophie qu'il suivit un cours de physiologie du Dr. Tronchin. Ces leçons, données par un homme qui, profondément savant, et jouissant de la plus brillante réputation, s'exprimoit avec facilité, grâce et éloquence, firent sur Senebier la plus profonde impression, et l'auroient décidé à embrasser la carrière de la médecine, s'il avoit pu la suivre à

Genève. Le charme qu'il éprouva en entendant le Dr. Tronchin ne s'est jamais effacé de son souvenir; il en parloit encore, à la fin de sa vie, avec une émotion de plaisir; et si les recherches d'anatomie et de physiologie humaine n'ont pas continué à être une de ses occupations favorites, ce n'est pas que le désir n'en ait toujours été très-vif, mais plutôt parce que des études de ce genre ont toujours été fort difficiles, loin des grandes capitales; que d'ailleurs des recherches sur des corps morts, et, encore plus, des expériences sur des animaux vivans, ne s'accordoient pas avec son extrême sensibilité et la délicatesse de sa santé. Mais la passion de connoître la structure et les fonctions des êtres organisés, s'est ensuite portée, avec avantage pour la science et pour son propre bonheur, sur l'anatomie des plantes.

Cette époque de sa vie fut celle de sa liaison avec M. le Pasteur Juventin, qui, avec une tête fortement organisée, de grands moyens, et du goût pour l'étude des sciences, refusa cependant de s'y livrer, dans la crainte de se distraire des importantes et belles fonctions de Pasteur et de Prédicateur, qu'il exerça toujours d'une manière extrêmement distinguée. Senebier vécut dans des rapports d'intimité avec cet homme vertueux, et trouva dans cette relation tout ce que l'amitié peut donner de charme à la vie.

Senebier sort de philosophie à dix-neuf ans: c'étoit le moment de prendre un état. Annoncer

qu'on se dévoue uniquement aux sciences, à l'étude de la nature, c'est déclarer, selon l'opinion du vulgaire, qu'on renonce à toute occupation utile. Il falloit donc choisir entre le Barreau et la Théologie. Celui-là pouvoit le conduire aux charges du Gouvernement; mais d'avance il auroit fallu se soumettre aux sollicitudes perpétuelles, aux violentes émotions qui, dans nos dissensions politiques, étoient trop souvent le lot des magistrats. La Théologie lui promettoit davantage ce calme heureux qui seul favorise l'étude des sciences. Non-seulement cet état s'accordoit fort bien avec son ame aimante et sa disposition naturelle à soulager les infortunés, mais encore l'excellente instruction religieuse qu'il avoit reçue lui avoit inspiré un goût particulier pour cette belle et honorable vocation. Il fit sa Théologie sous MM. Vernet, Claparède et Maurice, qu'il suffit de nommer pour rappeler des hommes qui ont singulièrement contribué à la gloire de l'Église de Genève. Tout en faisant, sous ces illustres Professeurs, des progrès dans la Théologie, la critique sacrée, la morale, dans l'art de penser, dans la langue hébraïque, il continuoit de cultiver les belles-lettres et la philosophie.

Ah! pourquoi n'avons-nous pas l'histoire morale de l'adolescence de M. Senebier, époque aimable de bonheur, de pureté, d'innocence, où l'ame s'ouvre avec ardeur à tous les sentimens nobles et grands, où le monde entier s'embellit des vertus

qu'on pratique, et où il n'a rien des vices qu'on ignore, et auxquels une longue expérience peut seule faire croire! Mais qu'avons-nous à regretter? la vie entière de M. Senebier n'a-t-elle pas été celle de cet âge de candeur et de bonté? Tel il fut alors, tel il a été jusqu'à son dernier jour.

M. Senebier a avoué, avec la plus aimable franchise, que, guidé par son amour-propre, et pour donner quelque chose d'original, il choisit, pour sujet de sa thèse de réception, la question de la polygamie. Elle est écrite en latin pur et élégant. Il réussit fort bien à prouver que la loi naturelle, celle de Moïse et l'Évangile sont d'accord pour condamner la polygamie. Il entre dans des détails et des recherches qui supposent déjà chez lui une érudition peu commune. Mais ce qui me charme, dans cet écrit singulier, c'est un tableau enchanteur de la félicité conjugale, dans lequel on croiroit qu'il écoute un heureux pressentiment de tout ce que son union avec mademoiselle de Morsier devoit répandre de douceur sur son existence.

Senebier est reçu Ministre en 1765, et bientôt après sa consécration, il fait un voyage à Paris, espérant puiser à son gré la science à cette source de toutes les connoissances humaines, et surtout ne doutant pas d'y apprendre à connoître le monde, dont il n'avoit que de très-fausses et très-vagues idées. Arrivé dans cette immense capitale, sans expérience et sans guide, bientôt les brillans ta-

bleaux de son imagination se dissipèrent. Tout en admirant les chefs-d'œuvres des arts, il perdit une grande partie de son enthousiasme pour les savans, qu'il trouva peu communicatifs, et qu'il supposa au-dessous de leur réputation *; il n'apprit pas à connoître le monde, qu'il vit peu ou point, et ne profita guère de son très-court séjour à Paris, que pour prendre une idée de la bonne déclamation au Théâtre françois, et dans les leçons de Brizard. Il lut aussi, ou consulta, un grand nombre d'ouvrages rares et précieux de la Bibliothèque royale, que Caperonnier lui prêtoit avec beaucoup de complaisance.

Il revint à Genève, après un an d'absence, avec le regret d'avoir acquis si peu d'idées nouvelles, mais cependant électrisé par le besoin de la gloire, et par un désir vague d'obtenir des succès. C'est à cette époque, ou à peu près, qu'il s'essaya dans un genre auquel il a ensuite renoncé tout à fait;

* M. Senebier n'avoit pas le droit d'exiger que les savans fussent plus communicatifs; il n'avoit encore rien publié qui pût leur faire soupçonner ce qu'il seroit un jour, et pour qu'ils lui consacrassent un tems dont les jeunes geus connoissent rarement tout le prix. Il quittoit à peine des bancs de l'école, et n'étoit pas encore en état de juger ceux qu'il commençoit à connoître de nom. Il a, au reste, bien changé d'opinion sur le compte des savans de la capitale, dont un grand nombre se sont empressés de le visiter dans son cabinet, et avec plusieurs desquels il a formé des liaisons assez intimes : nous l'avons souvent entendu parler de quelques-uns avec les sentimens de respect et d'admiration qui leur sont si bien dus.

il composa des contes moraux qui ne furent pas goûtés en France, et qui, cependant, obtinrent l'honneur de trois traductions. Cet ouvrage, dans lequel on trouve de tems en tems des traits d'une sensibilité douce et aimable, n'étoit pas fait pour réussir. Des contes moraux doivent être un tableau animé de la société, une peinture véridique et piquante de ses mœurs; il faut, pour que les portraits soient ressemblans, avoir été acteur dans le monde, y parler son langage; et Senebier n'en connoissoit que ce que les livres lui en avoient appris. L'éducation qu'il avoit reçue de ses parens l'avoit constamment éloigné du monde; il s'en étoit fait une fausse idée, et ses contes se sont ressenti de ses préjugés. Au reste, il les a jugés lui-même plus sévèrement que ses lecteurs.

Charles Bonnet et Trembley décidèrent et ouvrirent sa carrière par le charme qu'il éprouva à la lecture de leurs immortels ouvrages. Le premier le guida dans ses travaux, et fut constamment son ami: ce fut par ses conseils qu'il entreprit de traiter la question proposée, en 1768, par la Société de Harlem, sur l'art d'observer. Cet essai lui obtint le premier accessit, et cependant son ouvrage étoit loin d'avoir tout le mérite qu'il lui a donné dans la suite. Plus il acquit d'expérience, plus il observa la nature, plus il se convainquit de l'extrême difficulté de bien traiter ce sujet, et d'établir des principes généraux pour une science abstraite, qui n'est pas moins que l'emploi d'un jugement sain,

d'un coup-d'œil juste et rapide, d'une patience infatigable, d'une logique rigoureuse, en un mot, l'application de toutes nos connoissances aux différens objets de nos observations et de nos expériences.

Ce fut trente ans après que, reprenant son ouvrage de 1768, il traita avec rigueur cet honorable travail de sa jeunesse, et le refondit entièrement, pour le publier en 3 vol., sous le titre modeste d'*Essai sur l'art d'observer et de faire des expériences* *.

Nous arrivons à une période intéressante de la vie de M. Senebier. En 1769, il avoit vingt-sept ans, et venoit de s'unir à une épouse tendrement aimée; il alloit travailler au bonheur de cette compagne qui, par ses grâces et ses vertus, a fait le charme continuel de sa vie, et qui aujourd'hui pleure avec nous la perte de l'excellent ami que la providence lui avoit donné.

Presqu'en même tems, il fut placé comme Pasteur dans la Paroisse de Chancy, à trois lieues de Genève, retraite délicieuse et champêtre, où tout étoit en harmonie avec l'état de son cœur; où les hommes et la nature l'entendoient et répondoient à son besoin d'aimer et d'être aimé. Là, par son zèle infatigable, par sa bonté soutenue, et surtout par l'influence puissante qu'exerce toujours la vraie religion, il vit se réaliser ses beaux rêves

---

* Chez J. J. Paschoud, libraire à Genève et à Paris.

sur la plus grande félicité dont on peut jouir dans ce monde; et s'il ne réussit pas à faire de ses paroissiens une colonie d'hommes vertueux comme lui, c'est qu'un tel résultat n'appartiendra jamais aux travaux d'un seul homme; mais du moins il contribua efficacement au bonheur des bons habitans de Chancy; il entretint et augmenta leur amour pour la vertu; et, dans ce moment encore, les vieillards se souviennent de ces tems fortunés où M. Senebier vivoit comme un bon père au milieu d'eux: en un mot, on peut dire qu'il étoit, dans Chancy, ce qu'est actuellement, dans Satigny, le digne et respectable Pasteur que je n'ose nommer, mais qui, entouré de concerts de bénédictions et des accens de la reconnoissance pour le bien indicible qu'il verse sans cesse autour de lui, nous rappelle ce qu'étoient sans doute les premiers Apôtres du Christianisme *.

Ce fut dans cette agréable retraite, au sein de la paix et de l'innocence, qu'il apprit à prêcher de méditation; qu'il s'accoutuma à communiquer sa douce religion à ses paroissiens, en suivant les inspirations de son cœur **.

* Ce qu'on dit ici d'un individu peut s'appliquer avec justice à tout notre Clergé: nous avons le bonheur d'avoir plusieurs prédicateurs extrêmement distingués, et il seroit difficile de dire quel est celui de nos Pasteurs qui l'emporte sur ses collégues par son zèle, son dévouement absolu à des fonctions très-laborieuses, et l'exercice de toutes les vertus chrétiennes.

** Sa vie privée n'étoit pas moins intéressante que sa vie publique. Les devoirs du culte domestique, l'estime et la tendre

C'est encore à Chancy que M. Senebier, méditant les Œuvres de son illustre ami C. Bonnet, apprit à trouver, sur toutes les productions de la nature, le sceau de leur Créateur, et qu'il posa les fondemens de sa *Téléologie, ou Théorie des Causes finales,* ouvrage auquel il a travaillé pendant quarante ans, et qui n'est pas encore publié.

---

affection qui l'unissoit à Mad. Senebier, des rapports dans leurs goûts, firent de cette solitude un séjour délicieux. Madame Senebier aimoit les fleurs : elle étudie la botanique, qui lui ouvre une source de plaisirs toujours renaissans. Les alentours de Chancy offrent des bois, des collines, des lieux incultes et presque sauvages, où l'on peut trouver une grande variété de fleurs, et particulièrement toutes les espèces d'orchis. Chaque plante nouvelle est pour ces jeunes époux un sujet d'admiration, d'étude, une chaîne agréable qui les unit toujours davantage, une occasion de reconnoissance pour le Créateur, qui a multiplié, jusqu'à la prodigalité ces êtres éphémères, destinés à embellir un jour de notre vie. Une portion du jardin de la Cure devient un parterre botanique, et là sont cultivées toutes les plantes qu'on rapporte des herborisations lointaines. Tout ce que la passion des fleurs peut inspirer de délicatesse et de soins, est prodigué, ou pour prolonger leur existence, ou pour la leur rendre. Mad. Senebier paroissoit Flore au milieu de ses sujets, et chaque mois renouveloit ses sujets et son empire. En quittant l'hermitage de Chancy, on n'y oublie point ces plantes qui avoient été pour ces deux époux une source de jouissances si pures ; toutes leurs familles arrivent avec eux à Genève : la meilleure chambre de l'appartement de Mad. Senebier devient leur domicile. Bientôt, il est vrai, elle néglige la simple fleur des champs, pour étudier celle des pays éloignés. Tous les jours, avec M. Senebier, elle les visite, examine leurs progrès, admire leur éclat, s'afflige de leur décadence : un vase qui promet une fleur prend la place de celui qui n'offre qu'une tige flétrie ; et là règne un printems perpétuel.

Qu'il est difficile de s'arracher à des lieux qui ont été témoins de nos plus douces émotions, où l'on a passé les plus beaux momens de sa vie, et dans lesquels on a été pour les autres un instrument de bonheur ! Comment consentir à abandonner ces êtres bons et simples, dans le cœur desquels on a pu lire et qui nous sont dévoués ! Mais d'autres devoirs rappeloient M. Senebier à Genève; la santé de ses parens déclinoit, et il devoit les aider à descendre doucement dans le tombeau.

Il quitta Chancy en 1773, et succéda à M. Lullin dans la place de Bibliothécaire. Le voilà, par cette charge importante, appelé à un travail tout-à-fait nouveau pour lui. Il ne fut pas long-tems à s'apercevoir du besoin où l'on étoit, d'un catalogue par ordre de matières. Il entreprit cette tâche pénible, de concert avec son collègue M. Diodati, et ils la terminèrent après trois ans d'un travail opiniâtre et fastidieux.

Cependant, malgré ses nombreuses occupations, et comme Ministre et comme Bibliothécaire, M. Senebier cultivoit l'amitié de C. Bonnet, et par conséquent l'étude de la nature. Spallanzani publia en 1776 ses *Opuscules de physique végétale et animale*. Bonnet voulut connoître cet ouvrage, et Senebier le traduisit en françois. Cette traduction, à laquelle il ajouta une introduction contenant l'histoire des découvertes microscopiques, parut en 1777 et fut traduite en allemand par Donndorf. Cet instant décida entre M. Senebier et le naturaliste

italien

italien une relation de science et d'amitié intime, dont leur vie a été le terme.

Dans le même tems il suivit, avec une espèce d'enthousiasme, le cours de chimie que donnoit alors M. le Professeur Tingry, savant aussi modeste qu'aimable et bon, avec lequel il a dès lors entretenu une correspondance scientifique, et pour lequel il a conservé la plus tendre amitié jusqu'à son dernier jour. C'est dans ces excellentes leçons qu'il prit un goût décidé pour la chimie, et qu'il apprit que cette science est indispensable à l'étude de la physique et de l'histoire naturelle.

Peu après il publia différens mémoires sur le phlogistique, qu'on peut voir dans les journaux de physique, V. 8. 9. 11. — On y trouve de grandes erreurs, qui appartiennent au tems où il écrivoit; mais ce qu'ils renferment de vraiment original, c'est le commencement de ses travaux sur l'influence de la lumière solaire.

Après avoir achevé en 1775 la grande tâche qu'il s'étoit imposée pour la confection du catalogue général de la Bibliothèque, il se voua pendant quelque tems entièrement à l'étude des manuscrits, et mît au jour un catalogue raisonné de ceux que nous possédons. Quand M. Senebier n'auroit fait autre chose que ce catalogue, il auroit bien mérité de ses concitoyens, et acquis des titres à l'estime et à la reconnoissance des savans : cet ouvrage, trop peu connu, dans lequel il a résolu des problèmes littéraires qui avoient été l'écueil des savans ses

prédécesseurs, a obligé son auteur à un travail prodigieusement long, difficile, toujours fatigant, et d'autant plus précieux pour les Genevois, que seul il peut leur donner une idée du trésor qu'ils possèdent en manuscrits du moyen âge; et que le philosophe qui veut chercher dans ces mines mélangées et grossières le germe des connoissances actuelles, peut, à la rigueur, se passer des manuscrits eux-mêmes, ou du moins trouver promptement ce que, sans cet ouvrage, il auroit fallu chercher pendant des années *.

---

* Avec quel plaisir n'ai-je pas trouvé dans ce catalogue la preuve que la boussole étoit connue en Europe long-tems avant l'époque qu'on assigne ordinairement à sa découverte ! Dans le chapitre 113 du Trésor de Brunet, écrit en 1260, on trouve ces paroles :

« Les deux signals appelés tramontaines dont l'une est en midi » et l'autre en septentrion ne se remuent point et sont ainsi que » les esseux d'une charrette. Pour ce nagent les mariners a l'en- » seigne de ces deux estoiles que l'on appelle tramontaines car » le gent qui sont en Europe et en ces parties nagent à celles » de septentrion et les aultres à celles de midi et que cela soit » la vérité prenes une pierre d'aymant vous trouveres qu'elle » a deux faces une qui gist vers l'une tramontaine et l'autre gist » vers l'autre et chacune des deux faces alse la pointe de l'ai- » guille à celle de tramontaine a que ceste face gist et pour ce » seroient les mariners deceus se ils ne s'en prenoient garde et » pour ce que ces deux estoiles que sont en tour ont plus petit » cercle et les aultres greignes. »

Et cependant c'est à Flavio Giogia, qui vivoit en 1300, que l'invention de la boussole est attribuée. Brunet rapporte encore comme une opinion reçue parmi les savans, que la lune élevoit les eaux de la mer.

« Mais les astronomiens que ce n'est sinon pour la lune a

Je rappellerai encore ici ce que M. Senebier nous apprend, qu'une grande partie de nos manuscrits nous a été donnée par Bonnivard, prieur de Saint-Victor, et fondateur de notre Bibliothèque; une autre partie par M. Ami Lullin; qu'enfin le reste nous vient de la Bibliothèque du conseiller Pétau, dont tout ce que nous n'avons pas fut acheté par la Reine Christine, qui fit transporter à Rome cette précieuse moitié, et là en fit présent à la Bibliothèque du Vatican; qu'il suit de cet incident que la principale source de nos manuscrits s'est divisée en deux rameaux, dont l'un a été à Rome, et l'autre est restée à Genève.

Nous arrivons à une époque de la vie de M. Senebier, intéressante pour sa gloire. C'est en 1779 qu'il publia ses premiers mémoires sur l'influence de la lumière; et tandis qu'il tâchoit dans ses écrits de donner du poids au système de l'émission, il étoit entraîné par les idées nouvelles, excitées par la découverte des gaz, dont on commençoit à parler. Les travaux de Bergmann, de Scheele, de Priestley enflammoient son imagination; il brûloit du besoin de parcourir le champ riche et intéressant de l'expérience; il en méditoit d'un genre nouveau et original. Malheureusement il fut arrêté momen-

---

» ce que l'on voit croistre les flos et appeticer selon la crois-
» sance et descroissance de 7 jours en 7 jours que la lune fait
» ses quatre notes de xxviij jours pour les quatre parties de
» son cercle. »

tanément dans sa marche par un de ces événemens douloureux qui, quoique dans l'ordre immuable établi par la Providence, n'en est pas moins une épreuve toujours difficile à supporter : son père mourut en 1780. Le chagrin qu'il éprouva de cette séparation fut pour lui la cause d'une maladie longue et douloureuse, qui dérangea long-tems tous ses travaux ; il profita néanmoins de quelques momens heureux de sa convalescence pour faire des recherches sur la matière verte, qu'on voit paroître dans les vaisseaux pleins d'eau, exposés à la lumière. Il a fait sur ce sujet une foule d'expériences intéressantes, qui servent à prouver que cette singulière substance, qui ne se développe dans l'eau que quand celle-ci est soumise à l'action réunie de l'air et de la lumière, n'est autre chose qu'une plante, une conferve, *lepræ infusionum, conferva infusionum*, contre l'opinion de Fontana et d'Ingenhouz, qui regardoient cette production comme une substance animale, parce qu'ils la voyoient constamment couverte d'animalcules infusoires. M. Senebier a fort bien montré qu'il ne falloit pas plus la confondre avec les animalcules qui la recouvrent, qu'un arpent de terre, tapissé de verdure, ne doit être assimilé aux vaches et aux moutons qui paissent l'herbe qu'il produit. — Mais M. le Professeur Vaucher devoit jeter sur l'histoire des conferves une lumière toute nouvelle ; il lui étoit réservé de nous apprendre le curieux mystère de leur reproduction, et de

faire sur ce sujet intéressant et neuf un ouvrage qu'on a déjà placé au rang de ceux de Lyonnet, de Trembley, de Huber. Et n'est-ce point aux expériences de Senebier, à son intimité avec lui, à ses fréquentes conversations avec cet homme, aussi bon que savant et communicatif, que M. Vaucher a dû la première impulsion qui l'a engagé à faire des recherches sur les conferves *?

Enfin, en 1782, il reprit son travail favori, et mit au jour ses mémoires physico-chimiques sur l'influence de la lumière solaire. Priestley et Ingenhouz avoient déjà vu l'air pur s'élever des feuilles exposées sous l'eau au soleil, mais ils n'avoient pas compris la cause de ce phénomène. Ingenhouz avoit exagéré l'influence délétère des feuilles sur l'air atmosphérique pendant la nuit. Senebier, en exprimant une opinion précisément opposée, s'étoit presqu'autant éloigné de la vérité. Il étoit résulté de ce choc une discussion polémique, plus utile qu'honorable à la science, mais dans laquelle M. Senebier avoit constamment conservé l'avantage que donnent la modération, la douceur, la raison et l'indulgence **.

Quoi qu'il en soit, en résultat de ses nombreux

* Cet ouvrage se vend chez J. J. Paschoud, Libraire.

** Sous le rapport des caractères, leur dispute ressembloit à celle qui divisa Bossuet et Fénélon. L'illustre orateur attaquoit quelquefois son paisible adversaire avec des expressions peu ménagées. « Monseigneur (lui répondoit l'archevêque de Cambrai), » pourquoi me dites-vous des injures pour des raisons? auriez-» vous pris mes raisons pour des injures? » Dalembert.

travaux sur l'action de la lumière sur les végétaux, M. Senebier a trouvé une grande vérité : il nous a dévoilé une des plus belles formules de la nature. Tous les animaux qui respirent, tous les corps qui se décomposent ou fermentent, donnent en abondance de l'acide carbonique, et absorbent l'oxygène. Que deviendroit notre atmosphère sous l'influence de ce vaste laboratoire, qui produit sans cesse un air funeste aux animaux, et anéantit en même proportion l'oxygène qui les fait vivre? M. Senebier n'a-t-il pas donné la solution de ce grand problème, en démontrant que les feuilles s'emparent de cet acide carbonique, s'approprient sa base ou le carbone (qui est l'élément le plus abondant et le plus universellement répandu dans le règne végétal), en même tems qu'elles laissent échapper l'oxygène qui appartenoit à cet acide. La Providence a donc voulu que la plus brillante parure de la terre, les arbres et les plantes, contribuassent non-seulement à embellir la demeure de l'homme, mais encore à la rendre et plus saine et plus pure. D'après cela on conçoit comment on assainit un pays en y plantant beaucoup d'arbres, et, au contraire, quel tort on fait aux habitans des lieux où l'on détruit les forêts *.

* Disons cependant qu'il n'est pas probable que la source du renouvellement de l'oxygène se trouve uniquement dans les végétaux. Il paroît qu'il faut la chercher ou dans les grandes masses d'eau qui composent les océans, ou peut-être dans quelqu'opération inconnue qui se passe dans l'atmosphère même.

Entraîné par la beauté et l'importance du sujet, il continua en 1784 ses expériences sur la lumière solaire; il les varia de mille manières; il tourmenta pour ainsi dire la nature, afin que fatiguée elle lui révélât les secrets qu'il lui demandoit. Il ne pouvoit supporter l'idée que ces arbres qui couvrent la surface du globe, ces fleurs qui l'embellissent, tout le règne végétal, en un mot, fût destiné à empoisonner les animaux dès que le soleil venoit à quitter l'horizon: que si l'opinion d'Ingenhouz sur l'action délétère des végétaux pendant la nuit étoit vraie, comment une expérience funeste n'auroit-elle pas appris à redouter le voisinage des lieux où la respiration des plantes auroit corrompu l'atmosphère? Comment aimeroit-on encore ces charmantes promenades dans une belle et tranquille nuit d'été, où au fond d'un bois touffu on respire un air qui paroît si pur? Quand recueilli au milieu d'une nuit obscure, dans le centre épais de ces belles retraites, l'air, éprouvé par tous les eudiomètres les plus parfaits, paroîtra contenir moins d'oxygène que celui qu'on respire au milieu du jour, nous croirons que Senebier n'avoit pas raison, et nous dirons qu'Ingenhouz a gagné son procès.

Cet ouvrage sur l'influence de la lumière est celui que Senebier préféroit; il le regardoit comme ce qu'il avoit fait de meilleur; et en effet, outre la belle explication qu'il donne de l'émission de l'oxygène des feuilles, on y trouve le germe d'une foule de découvertes; il y a presque deviné, et peut-être

préparé celle que son savant ami Tingry a fait ensuite sur l'action de la lumière, qui seule donne à l'huile essentielle de thérébentine la propriété de dissoudre le copal, propriété qu'on lui avoit refusée, et que M. Tingry a réussi à mettre en œuvre pour la composition des plus beaux vernis *.

Ce beau sujet étoit encore loin d'être épuisé, et le procès entre Senebier et Ingenhouz n'étoit pas tout-à-fait jugé. Il étoit réservé à M. Théodore Desaussure de réduire le problème à ses plus simples termes. M. Senebier a été un des zélés admirateurs des découvertes de son savant compatriote, et nous l'avons vu se réjouir à l'idée de la gloire qui réjaillissoit sur sa patrie, des travaux du digne fils de son illustre ami **.

* V. l'ouvrage de M. Tingry sur les vernis.

** Voici le résumé des expériences de M. Th. Desaussure sur l'influence de l'air sur la végétation.

Il a prouvé que dans la plupart des cas où l'on supposoit que le gaz oxygène étoit absorbé par une substance végétale, il se formoit simplement une combinaison du carbone de cette substance avec l'oxygène atmosphérique, que le volume du gaz ne diminuoit qu'en raison de l'absorption de l'acide carbonique par l'eau.

Que les feuilles ne s'assimilent pas à l'obscurité le gaz oxygène qu'elles absorbent, du moins entant qu'elles ne décomposent pas le gaz acide carbonique qui est le résultat de cette absorption. — Que la quantité du gaz oxygène que les feuilles font disparoître est en rapport avec la situation où elles se trouvent ; que par conséquent ce n'est que là où l'oxygène est extrêmement abondant et renouvelé qu'elles en consument une certaine quantité. — Que le gaz acide carbonique, ajouté dans certaines proportions

Le bel ouvrage de Spallanzani sur la digestion, que M. Senebier traduisit en 1787, le fit beaucoup réfléchir sur la nature antiseptique du suc gastrique : il fit des recherches sur son action hors du corps, à la suite desquelles il le proposa pour la guérison des ulcères chroniques. M. le professeur Jurine adopta ces présomptions et les réalisa en guérissant avec le suc gastrique plusieurs ulcères de mauvaise nature. Ce succès offre une des circonstances peu communes, où l'on a déterminé à priori l'action utile d'un remède, puisque la théorie que M. Senebier avoit conçue, de l'action du suc gastrique, a été entièrement confirmée par l'expérience ; et

---

à l'air atmosphérique, favorise la végétation, mais seulement entant qu'elle peut opérer la décomposition de ce gaz acide. Qu'il nuit à la germination dans les mêmes proportions où il est utile aux plantes développées ; qu'il favorise au soleil la végétation de ces dernières ; qu'il leur devient nuisible dans l'obscurité. — Que la présence, ou plutôt l'élaboration du gaz acide carbonique, est indispensable à la végétation des parties vertes au soleil ; qu'elles meurent lorsqu'on leur enlève à cette exposition le gaz acide qu'elles forment avec le gaz oxygène environnant. — Que les plantes qui végètent à l'aide de l'eau distillée dans l'air atmosphérique libre, y acquièrent une grande quantité de carbone. — Que les plantes en décomposant le gaz acide carbonique s'assimilent une partie de l'oxygène contenu dans ce gaz acide.

Ajoutons que cette partie d'oxygène qui n'est point dégagée par la plante, et qu'elle paroît s'approprier, est remplacée par une quantité d'azote à peu près égale, circonstance par laquelle la respiration des plantes présente un nouveau rapport avec celle des quadrupèdes, ainsi que nous l'apprenons par les dernières expériences de M. Berthollet. *Mémoires d'Arcueil*.

quoique l'opuscule qu'il a publié sur son emploi, pour la guérison des ulcères, soit probablement le moindre de ses ouvrages, c'est peut-être celui qui lui a fait le plus de plaisir, parce qu'il avoit le doux sentiment du bien fait, et des souffrances appaisées; c'est parce que chez lui l'amour du bien l'emportoit sur l'amour de la science. Bientôt Carminati s'empara de ce sujet important, et publia, dans un ouvrage assez considérable le résultat de ses belles expériences.

La société météorologique de Manheim préparoit des matériaux pour établir les rapports de l'état de l'atmosphère dans les différentes parties du globe. M. Senebier fut chargé par cette Société de coopérer à ce grand ouvrage, et de faire des observations météorologiques à Genève. Il commença son travail en 1785, et le continua jusqu'en 1792. Son goût pour les études de ce genre l'engagea à faire un almanac météorologique, dont on a donné plusieurs éditions, qu'on a traduit en allemand, réimprimé dans l'Esprit des journaux, et qu'on retrouve encore dans l'Encyclopédie méthodique, dictionnaire d'agriculture. Cet ouvrage élémentaire devroit être dans les mains de tous les agriculteurs *.

Les gaz étoient à peine découverts, ils annonçoient par leurs étonnantes propriétés une grande et prochaine révolution dans la chimie. Bergmann,

* La 4.e édition paroît actuellement chez J. J. Paschoud, libraire.

Scheele, Priestley, Lavoisier, Volta, Cavendish, Kirwan, en un mot, tous les savans du monde entier s'en occupoient avec l'ardeur que devoit inspirer la découverte d'une mine riche et tout-à-fait nouvelle. M. Senebier suivit leurs traces; il se fraya même quelques sentiers nouveaux; il fit surtout un grand nombre d'expériences sur le gaz hydrogène, et les publia en 1784, sous le titre de *Recherches analytiques sur la nature de l'air inflammable*. Il commit dans cet ouvrage une grande erreur sur l'origine de ce gaz, en le supposant principalement composé de l'acide même qu'il employoit pour le produire. Mais la décomposition de l'eau, découverte par Cavendish et Lavoisier, devoit mettre son erreur en évidence et l'y faire renoncer *. Il restera toujours de son travail des

* Il a cependant été bien près d'adopter l'opinion de Kirwan, et de Priestley, et de croire avec eux que le phlogistique et l'hydrogène sont la même chose. Peut-être n'est-on pas très-loin de revenir à cette idée, et la théorie de Lavoisier, après avoir régné souverainement et sans rivales pendant 18 à 20 ans, paroît dans ce moment ébranlée par les faits. Les découvertes de Davy sur la métallisation des alkalis, semblent ramener à la théorie du phlogistique. MM. Gay-Lussac et Thénar ne voient que des hydrures dans le potassium et le sodium. Mais ne pourroit-on pas en dire autant de tous les métaux, puisque tous, les uns plus, les autres moins, donnent de la flamme en brûlant? Et qu'est-ce qui est la cause de l'inflammation dans tous les corps qui en sont susceptibles, sinon l'hydrogène? Il s'ensuivroit que le métal, au lieu d'être une substance simple, seroit dans son état de métalléité, une certaine base, plus le phlo-

faits nombreux et intéressans; par exemple, celui de l'emploi de la dissolution de cuivre par l'acide nitreux, pour découvrir la plus petite quantité de gaz hydrogène sulphuré mêlé dans l'eau; celui encore de l'avantage de se servir de l'acide muriatique pour extraire des sulphures le gaz hydrogène sulphuré.

Si l'éloquence entraînante du peintre de la nature a pu lui conquérir quelques partisans à son système de l'Epigénèse, les belles découvertes de Haller sur le développement du poulet dans l'œuf; celles de Spallanzani sur les fécondations artificielles, et les grandes idées de C. Bonnet sur la manière dont la génération s'opère dans le règne animal, ont absolument rélégué le système des molécules organiques dans les beaux rêves d'un grand homme. L'ouvrage de Spallanzani a singulièrement contribué à décider la question: il n'a eu, pour ainsi dire, que ses observations à offrir pour établir et faire adopter le système de l'évolution; celui de la préexistence des germes en a été la conséquence toute naturelle. M. Senebier traduisit l'ouvrage précieux de Spallanzani en 1785, et hasarda

gistique ou l'hydrogène; et dans son état de chaux métallique ou d'oxyde, cette même bâse, plus l'oxygène, moins l'hydrogène. On en pourroit dire autant du soufre et du phosphore. Mais la lutte est commencée; de part et d'autre, les athlètes sont des héros; et le résultat est, pour la science chimique, une marche tellement rapide, qu'il ne seroit pas étonnant qu'elle éprouvât bientôt quelque changement important.

ensuite une *ébauche de l'histoire des êtres organisés avant la fécondation.* Il trouvoit avec raison ce système aussi vrai dans le règne végétal que dans l'animal; et si l'on doit supposer existant, et pour ainsi dire emboîtés dans un ovaire les uns dans les autres, tous les individus qui doivent en sortir dans la suite de toutes les générations; de même il voyoit emboîtés dans un bourgeon de marronnier, de sapin, de tout autre arbre, tous les arbres que ce germe devoit produire dans la suite des siècles. L'imagination se refuse à admettre cette inconcevable division de la matière; mais qu'est-ce que la force, ou plutôt la foiblesse de notre entendement, comparée aux choses qui sont? Comment nous aidera-t-elle à concevoir les organes du mouvement et de la sensibilité dans les plus petits animalcules des infusions, et les rapports de ces organes entre eux? Qu'il est beau, ce système qui, dans la génération, donne à une créature la noble fonction de Prométhée! .... La statue existe, il ne lui manque qu'un atome du souffle divin mis en dépôt sur la terre! ....

Ambitieux de publier les titres de gloire de ses compatriotes, Senebier quitte, ou plutôt paroît quitter ses études favorites; il veut qu'on connoisse non pas seulement tous les grands hommes auxquels Genève a donné naissance, mais encore tous ceux dont l'existence a été utile à leur patrie, ou qui ont laissé après eux quelque monument honorable, et il trace l'histoire littéraire de Genève.

En parcourant la liste des hommes qui se sont fait une réputation dans Genève depuis le 15.e jusqu'à la fin du 18.e siècle, M. Senebier a mis au jour des trésors en divers genres qui étoient inconnus en grande partie, même à ses compatriotes. Il donne l'histoire individuelle des savans, avec un catalogue raisonné de leurs ouvrages ou de leurs découvertes; il apprécie leur mérite avec une sage impartialité, et indique aux amateurs quels sont ceux qui sont le plus dignes d'être connus. Il donne aussi des observations générales sur les progrès des lumières pendant la période de tems dont il écrit l'histoire; il suit la marche des sciences au milieu des ténèbres du moyen âge, et jusqu'aux beaux tems de la fin du 17.e et du 18.e siècle. Il fait voir surtout quel développement la réformation donna au caractère et à l'esprit des habitans de Genève, et quelle fut sur l'Europe l'influence de ce grand événement. Cette histoire littéraire a été et sera toujours une source riche et abondante pour les biographes. Les auteurs des divers dictionnaires historiques qui ont paru depuis 20 ans en ont tous tiré un grand parti : Meiners s'en est servi dans ses *Vies du moyen âge*, etc. On en a traduit en allemand les vies de Calvin et Bèze, et l'on peut dire que si cet ouvrage n'existoit pas, il y auroit un vide assez considérable dans la littérature de l'Europe, puisqu'on chercheroit inutilement ailleurs une foule de renseignemens précieux. Cet ouvrage a été publié en trois volumes en 1786.

Dès lors M. Senebier l'a continué, et lui a ajouté un supplément inédit qui va jusqu'en 1797, dont il a légué le manuscrit à notre bibliothèque publique.

Il faut convenir, cependant, que l'on peut faire à M. Senebier quelques reproches sur de légères inexactitudes ou omissions. Peut-être aussi en parlant des tems anciens de la République, et surtout de ceux qui ont suivi immédiatement la réformation, cite-t-il quelques hommes célèbres qui n'appartiennent pas réellement à Genève, et qui, n'y ayant fait qu'un séjour momentané, ne devoient point trouver place dans un ouvrage uniquement consacré aux genevois? Mais ces légères usurpations n'empêchent pas que son ouvrage ne soit un des plus utiles et des mieux faits dans ce genre.

Créé par quelques membres de la Société des Arts, le *Journal de Genève* parut en 1787. M. Senebier en a été un des plus zélés collaborateurs. Ses lettres sur l'emploi du charbon de pierre, quelques observations sur la découverte de l'Amérique, une lettre sur la prétendue transmutation du blé en ivraie, une autre sur les promotions académiques, plusieurs essais sur Genève ancienne, enfin une lettre sur l'influence que peuvent avoir sur les bords du lac les établissemens faits sur le Rhône; tous ces articles montrent combien il a contribué à rendre ce journal intéressant.

L'espérance d'enrichir notre bibliothèque de ce

grand et bel ouvrage, qui est le dépôt de toutes les connoissances humaines, l'engagea à se charger pour l'Encyclopédie méthodique, de l'article *Physiologie végétale.* Il entreprit en 1788 cette laborieuse tâche, dont le sujet lui plaisoit; mais il fut tout-à-fait dérangé par la gêne à laquelle la forme de dictionnaire le soumettoit. Il mit son travail en état d'être publié en 1790. Mais, qu'étoit-ce que deux ans pour commencer et finir un ouvrage qui devoit nous apprendre les mystères de la végétation, dans lequel nous devions voir toutes les plantes disséquées, toutes leurs fonctions dévoilées! science immense et sublime, et pour laquelle la vie entière d'un homme de génie seroit loin de suffire? Plus convaincu que personne de cette vérité, Senebier, après avoir satisfait aux conditions exigées par les éditeurs de l'Encyclopédie méthodique, depuis cette époque ne perdit plus un instant de vue ce sujet important.

Exilé volontairement de Genève, pour fuir une révolution qui l'avoit frappé comme un fléau contagieux qui la plongeoit dans un deuil que porte la génération actuelle, il vint chercher un asile à Rolle, chez les parens de sa femme. Ce fut dans cette charmante retraite qu'il trouva un adoucissement aux maux qui pesoient sur ses concitoyens et sur son cœur. Là, demandant des distractions et des consolations à une nature qui s'offroit à ses regards embellie de tous les charmes

charmes que l'imagination la plus brillante peut à peine se figurer, il en obtint les plus belles occasions de l'étudier avec fruit. Il profita de cette situation favorable à ses travaux, pour refondre sa *Physiologie végétale*, publiée en 1800*. Je le répète: donner tout ce qu'on connoît sur l'anatomie des plantes, établir leurs rapports avec les élémens qui les environnent et les pénètrent; faire connoître les différences qui les caractérisent dans les différentes saisons, et même dans les différens momens de la révolution diurne; saisir ces innombrables changemens, ces nuances fugitives dans leur manière d'exister, qui quelquefois semble en faire des êtres susceptibles de sensations réfléchies et de passions; comparer même leur état de santé avec les altérations nombreuses qui constituent leurs maladies: telle étoit la tâche que M. Senebier s'étoit imposée, et qu'il a sans doute remplie autant qu'il étoit au pouvoir d'un homme seul. Les 5 volumes de cet ouvrage renfermoient presque le tableau de nos connoissances en physiologie végétale, dans le moment où il les a publiés; et certainement ils sont une riche mine qu'on n'exploitera pas sans fruit**.

---

* Cet ouvrage se trouve chez J. J. Paschoud, libr. à Genève.

** Voici les idées ou les faits principaux qui appartiennent spécialement à M. Senebier:

Par des expériences directes, il a prouvé que les racines ne pompent la nourriture de la plante que par leurs extrémités: Duhamel l'avoit soupçonné.

Avec La Marck, il n'admet pas l'irritabilité dans les plantes.

Si le souvenir des maux qui pesoient alors sur sa triste patrie, n'avoit flétri son ame, et jeté

Il a appris à ne pas confondre l'entrée des fluides dans la planto, avec la marche qu'ils suivent dans l'intérieur même du végétal; le premier de ces phénomènes doit être rapporté à la propriété fortement hygrométrique, dont le tissu des végétaux est doué, soit pendant leur vie, soit après leur mort.

Ses expériences démontrent que les végétaux peuvent s'approprier le carbone de l'acide gallique.

Il a prouvé avec Spallanzani que l'azote pénètre dans le tissu des végétaux avec l'acide carbonique.

Quelques-unes de ses expériences semblent indiquer que la lumière exerce une influence particulière sur l'ascension de la séve.

Les plantes transpirent beaucoup plus lorsqu'elles sont exposées à la lumière, que lorsqu'elles sont à l'obscurité; souvent même elles ne transpirent point à l'obscurité totale. M. Senebier a encore observé que lorsqu'on expose une plante à l'obscurité, elle cesse subitement de transpirer, et continue encore quelque tems à pomper, de sorte que son poids augmeute un peu dans les premiers momens.

Il a comparé avec beaucoup d'exactitude la quantité d'eau pompée par une branche, avec celle qui est transpirée, et il a trouvé généralement que l'eau tirée est à l'eau rendue comme 3 : 2. Ce fait fournit une première induction qu'une partie de l'eau même se fixe daus le végétal. M. Senebier a encore comparé la nature de l'eau pompée et de l'eau expirée; il a fait tremper des branches dans l'infusion de cochenille, et il a vu que l'eau expirée par elles étoit parfaitement transparente; il a cependant retrouvé quelque présence d'acidité dans l'eau expirée par des plantes qui trempoient dans de l'eau mêlée d'acide muriatique et sulphurique. Enfin il s'est assuré que l'eau transpirée par différentes plantes contient $\frac{1}{11520}$ de son poids de matière étrangère; que celle de la vigne en contient $\frac{1}{25000}$; que cette matière étrangère est dissoluble, partie à l'eau, partie

un voile de mélancolie sur son existence entière, il est probable que M. Senebier auroit pu compter le tems de son exil, comme une des plus belles époques de sa vie. Ami et confident de la nature, il trouvoit, sans peine et sous sa main, tous les objets de ses expériences; il pouvoit les varier et les renouveler à son gré. Amateur de l'exercice à cheval, quelque part qu'il dirigeât sa course, il étoit sûr de faire une promenade délicieuse. Lorsque, fatigué de ses travaux de cabinet, ou de ses

---

à l'alkhool, et que le résidu est un mélange de chaux et de sulphate de chaux.

En recherchant la cause de la force qui dans les végétaux les fait résister à l'action d'un froid rigoureux, Senebier a trouvé que l'eau ne se gèle pas à 7 degrés de Réaumur, dans les tubes capillaires.

Il a vu dans le gouet commun la chaleur arriver à 21°, l'air ambiant étant à 14°, et cela pendant le tems très-court de la fécondation; il pense que cette chaleur est due à la combinaison rapide du gaz oxygène de l'air avec la surface du chaton, et il apporte en preuve que cette surface noircit pendant le phénomène.

Il dit encore que la couleur fondamentale du tissu végétal est le blanc jaunâtre; que le carbone étant d'un bleu noir très-foncé, peut très-bien, en se déposant dans ce tissu, le colorer en vert.

Il est inutile de rien ajouter à ce que nous avons dit des travaux de M. Senebier sur la décomposition de l'acide carbonique par les végétaux, et de l'influence de la lumière dans cette décomposition; ses découvertes sur cette importante partie de la physiologie végétale présentent son plus beau titre à la gloire: il en a eu le sentiment, et il a été sa plus belle récompense. (*V. l'introduction à la Flore Françoise de La Marck et Decandolle.*)

excursions lointaines, il vouloit donner quelques momens au repos et à la Société, il rentroit chez lui le soir, et y faisoit les délices d'une réunion peu nombreuse d'amis choisis, dont la plupart, comme lui, fuyoient les persécutions du fanatisme politique.

C'est dans ce beau jardin du Pays de Vaud qu'il a traduit les *Voyages de Spallanzani dans les deux Siciles et les Apennins*, traduction à laquelle il a ajouté quelques considérations sur les volcans: cet opuscule prouve qu'on peut intéresser le lecteur en travaillant sur des matériaux empruntés, car M. Senebier, non-seulement n'avoit pas vu de volcan, mais encore, et il a ce rapport singulier avec C. Bonnet, c'est qu'à l'exception de son voyage à Paris, fait à l'expiration de ses études académiques, et qui fut très-court, il n'a plus quitté son pays; il n'a vu le monde qu'avec les yeux d'autrui, et ce qui étonnera, avec raison, de la part d'un des admirateurs de tous les grands phénomènes de la nature, c'est qu'il n'a jamais été voir les glaciers! Il croyoit incompatible avec ses devoirs journaliers, et les travaux auxquels il s'étoit volontairement soumis, les excursions lointaines qui en auroient coupé le fil.

C'est encore à Rolle que le tannage des cuirs l'occupa d'une manière très-suivie. D'après un avis qu'il avoit lu dans le Moniteur, sur la manière prompte dont M. Seguin tannoit les cuirs, cette opération devint le sujet d'un grand travail

pour M. Senebier; et, avant que le chimiste françois eût publié ses procédés, le Genevois avoit réussi à obtenir les mêmes résultats, ainsi qu'on peut le voir dans les registres de la Société des Arts. Ces recherches le conduisirent à essayer de rendre les cuirs imperméables à l'eau. Le succès qu'il obtint de ce travail fut récompensé; il lui donna le moyen de faire le bien d'une famille pauvre et intéressante. Son chef, seul possesseur du secret de M. Senebier, a dès lors eu un grand débit de souliers et de bottes imperméables. Au reste, il n'a rédigé de notes ni sur ce sujet, ni sur le tannage des cuirs.

Mais ses occupations nombreuses et variées ne l'ont jamais empêché, chaque jour, de consacrer quelques heures à son œuvre favorite, à sa Téléologie. Il revenoit à ce sujet important, comme à un délassement de ses autres travaux. Il est, pour ainsi dire, l'expression de sa reconnoissance envers l'Être Suprême, de toutes les jouissances qu'il goûtoit en contemplant ses œuvres. Cette recherche des causes finales a répandu un charme inexprimable et continuel dans toutes ses études. Dès son entrée dans le sanctuaire de la nature, il a heureusement senti l'avantage de tout rapporter à un but, à une intention sage du Créateur, et les efforts qu'il a faits, pour assister, pour ainsi dire, aux conseils de Dieu, ont souvent été récompensés par des explications heureuses.

Pour bien établir les rapports qui existent entre

le Créateur et ses œuvres ; pour montrer l'idée de Dieu imprimée en grand sur l'univers, et en détail sur toutes ses parties, il faut avoir acquis une connoissance approfondie de la nature, et cherché la métaphysique dans cette connoissance : c'est avec cette disposition que Senebier a abordé, dans sa *Téléologie*, quelques-unes des profondeurs de la science des Leibnitz, des Lambert, des Bonnet, de ces grands hommes qui, dans leurs vastes pensées, se sont rapprochés des bornes du monde intellectuel ; il a aussi travaillé à se familiariser avec les obscurs et savans ouvrages de Kant ; mais, sans adopter son système, il a tiré parti de quelques-unes des idées de ce nouveau métaphysicien. Après avoir suivi M. Senebier dans ses méditations, on arrive avec plaisir, et c'est un repos pour l'esprit, à l'explication d'une foule de phénomènes naturels, qui, pour être compris, ont besoin d'être observés avec des moyens qui appartiennent à peu d'hommes, et on finit par s'écrier avec lui : que celui qui a reconnu Dieu dans ses œuvres n'est plus désorienté sur la terre.

Ignorant quand il pourroit rentrer à Genève, M. Senebier crut convenable, en 1795, de résigner sa place de bibliothécaire. Le département de l'instruction publique accepta sa résignation, en lui conservant son titre, et l'usage des clés de la bibliothèque : ce n'étoit point, comme il le dit, une faveur ; c'étoit acquitter une petite partie de la dette que ses concitoyens ont pour toujours

contractée avec lui, pour le bien qu'il a fait à cet établissement, dont on peut dire qu'il a été constamment le bienfaiteur zélé. Depuis qu'il fut bibliothécaire honoraire, il venoit tous les mardis à la bibliothèque, et y étoit souvent consulté par les artistes et les ouvriers, auxquels il indiquoit les procédés usités, les découvertes nouvelles sur l'objet qui les intéressoit, et les livres qui pouvoient les aider dans leur travail et faciliter leurs succès.

Il a donné de son vivant, à la bibliothèque, une foule d'ouvrages précieux, et entr'autres l'Encyclopédie méthodique; il lui a légué toute la partie de sa bibliothèque qui regarde les sciences.

Le calme heureux dont M. Senebier jouissoit à Rolle ne suffisoit pas à son cœur genevois. Enfin, en l'an VIII, il rentre à Genève et s'y fixe pour n'en plus sortir : depuis son retour, il a donné beaucoup de tems à la critique sacrée, pour coopérer à la confection d'une nouvelle version de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui vient d'être publiée : entr'autres travaux, il a entièrement traduit du grec tous les livres apocryphes.

Je crois devoir citer ici un de ses ouvrages inédits, ses *Présomptions philosophiques en faveur du Christianisme*, dans lequel il montre l'importance d'appliquer la philosophie à l'étude de la religion chrétienne, et où, au moyen de simples observations, il prouve qu'elle est utile pour augmenter la crédibilité que nous devons avoir à l'authenticité

des Livres saints, et à la doctrine qu'ils renferment.

Il éprouva une douce satisfaction en voyant, dans le rapport de MM. de Lambre et Cuvier, donné à Sa Majesté le 6 février 1808, au nom de l'Institut, son nom proclamé avec ceux de Priestley, Ingenhouz, Spallanzani, Desaussure, comme étant un des savans qui ont le plus contribué à perfectionner la physiologie végétale et animale.

L'ouvrage qu'il a publié, de concert avec son illustre ami Huber, sous le titre de *Mémoire sur la germination**, présente une suite d'observations et d'expériences du plus grand intérêt **.

---

* Cet ouvrage se trouve chez J. J. Paschoud, libr. à Genève.

** Voici les principaux résultats de leurs recherches:

C'est 1.° que la germination ne s'opère point dans tous les gaz qui ne contiennent pas d'oxygène.

2.° Qu'elle s'opère dans un gaz qui ne contient qu'un 8.e de son volume de gaz oxygène.

3.° Que la proportion la plus favorable à la germination, est, que le gaz contienne 1 partie d'oxygène et 3 d'azote.

4.° Qu'une plus grande dose d'oxygène accélère trop la germination et affoiblit la plantule.

5.° Qu'une graine de laitue, p. e., absorbe pendant sa germination une quantité de gaz oxygène égale au volume de 26 milligrammes d'eau.

6.° Que les graines germent moins bien sous l'eau distillée, que sous l'eau oxygénée.

Enfin MM. Senebier et Huber ont fait germer des pois dans l'eau distillée fermée hermétiquement; ils ont conclu de cette expérience, que dans certains cas l'eau se décompose par l'acte de la germination et n'agit qu'entant qu'elle contient de l'oxygène. (*V. l'introduction à la Flore Françoise de Decandolle.*)

Spallanzani est un des hommes dont M. Senebier a le plus admiré le génie; il l'étonnoit, avec raison, par l'universalité de ses connoissances, et par l'heureuse application qu'il en faisoit. Sa correspondance scientifique et amicale avec ce grand homme, a été pour lui la source des plus douces jouissances. Il a suivi pied-à-pied toutes ses découvertes, s'est presque identifié avec lui et avec ses travaux, en répétant la plupart de ses expériences, et traduisant tous ses ouvrages; et certainement quand la postérité prononcera leurs noms ensemble, elle ne fera que rappeler et consacrer l'amitié qui a existé entr'eux, et sans nuages pendant toute leur vie. Personne aussi ne sentit plus vivement et plus profondément que M. Senebier la perte de Spallanzani; il a laissé dans son cœur un vide que personne n'a rempli. L'éloge historique qu'il en a fait est le premier hommage public offert à la mémoire de son ami; mais sans doute le plus flateur qu'il lui ait rendu, a été de s'occuper, depuis sa mort, presqu'uniquement de la révision et de la traduction de ses manuscrits, et de publier en françois tout ce que ce grand naturaliste avoit destiné à voir le jour.

Au reste, presque tous ses amis sont morts avant lui; Vernet, C. Bonnet, Le Sage, Priestley, Desaussure, Juventin, Mallet, Martin, ne lui ont pas appris, mais lui ont fait vivement sentir qu'on meurt longuement et en détail quand on survit à tout ce qu'on aime. Il a fait l'éloge de la

plupart, et ces éloges ont toujours été l'expression des regrets d'un homme vertueux qui louoit ses pairs.

Dans le dernier, celui de M. Martin, son collégue, et comme Pasteur et comme Bibliothécaire, il a donné un aperçu de la vie d'un homme qui a été grand par ses malheurs et par ses vertus; qui, profondément savant, n'a fait usage de sa science que pour le bonheur de son pays, et nullement pour sa propre gloire, et qui cependant, malgré cette sage réserve, a été l'orgueil et l'honneur de l'Église de Genève. Cet éloge a quelque chose d'attendrissant, de mélancolique, de profondément religieux; on y retrouve, peut-être plus que dans les autres, le ton d'un ami qui pleure son ami. Hélas! il étoit le chant du cygne, et les fleurs qu'il répandoit sur la tombe de ce Pasteur respectable ne devoient pas se flétrir avant que lui-même y fût descendu *.

* Voici les dernières paroles de cet éloge, qu'il semble avoir prononcées pour lui-même, et qu'il ne supposoit pas devoir lui être appliquées si tôt après:

« Son tems fut entièrement consacré à remplir tous ses de-
» voirs, et l'activité qu'il y mettoit surpassoit souvent ses
» forces, mais toutes ses heures avoient leur emploi déter-
» miné. C'est ainsi qu'il savoit alonger le tems, et suppléer
» à sa foiblesse; il donnoit quelques heures à l'étude, il en
» consacroit d'autres à recevoir ceux qui venoient le consulter;
» il en eut toujours pour assister à tous les offices du culte
» public; il en donnoit aux pauvres et aux affligés; il en ré-
» servoit régulièrement pour ses amis les plus chers. Quelle
» journée agréable à Dieu et utile aux hommes! quel exemple

Nous pourrions vous entretenir encore long-tems, Messieurs, des ouvrages publiés ou inédits de M. Senebier; mais cette notice a déjà dépassé les bornes prescrites. Le catalogue de ses œuvres donnera une idée de l'étendue de ses travaux. Contentons-nous d'ajouter ici les noms des savans étrangers avec lesquels il a été en correspondance plus ou moins suivie : Spallanzani, Landriani, Volta, Vassali, Giobert, Priestley, Achard, Van-Swinden, Van-Marum, Hedwig, Usteri, Lametterie, Tessier, Berthollet, Vauquelin, Villars, Dandolo, Gualtieri.

D'après l'aperçu que nous avons donné des principaux travaux de M. Senebier, et dans lequel nous avons observé l'ordre des tems, il est facile de voir qu'il a suivi une marche irrégulière, ou plutôt qu'il n'en a suivi aucune. Mais loin de le

---

» pour l'emploi du tems! C'est ainsi qu'il n'y a point d'heure » vide noircie par l'ennui. C'est ainsi que lorsqu'on se retire » en soi-même on peut s'entretenir avec ses heures passées. » Disons-le : l'idée de la présence de Dieu ne l'abandonnoit » jamais, et une voix intérieure lui disoit : *Cela va bien, bon » et fidèle serviteur.* C'est ainsi que l'on s'avance vers le sé- » jour éternel : nous en avons été les témoins ; l'espérance de » M. Martin le ranimoit toujours, et le rendit capable de » tout ce qu'il a fait. Paix de mon ame, paix de mon Sauveur, » paix de Dieu, les seuls biens de l'homme, il en jouit, de ces » biens précieux. Il mourut doucement, avec le sentiment d'a- » voir rempli son devoir, d'avoir été utile à sa patrie ; il jouit » dans ses derniers momens des avant-goûts du bonheur cé- » leste. Oh! que ma mort ressemble à celle de cet homme ! » mais que ma vie soit semblable à la sienne ! »

blâmer de cette irrégularité apparente, reconnoissons plutôt ici une nouvelle marque de sa bonté. Le plus souvent il prenoit la plume, ou pour obliger un ami, ou pour faire un acte d'utilité publique : il seroit difficile de trouver, dans toute la vie de M. Senebier, une seule action qui n'ait eu pour cause ou une impulsion de son cœur, ou un sentiment de devoir; il se félicitoit, pourtant, quand les circonstances étoient telles que son travail étoit d'accord avec son goût.

Personne plus que M. Senebier n'a senti et prouvé que la vérité est la première vertu du panégyriste; que sans elle l'éloquence est une vaine fumée, le sentiment une ridicule affectation, et les louanges une injure. Rendons hommage à cette vérité et à l'homme vrai que nous regrettons, en ne disant rien qu'il n'approuvât lui-même, et convenons avec lui * que, pressé par l'abondance des idées et des choses, il n'a pas eu le tems de donner du soin à ses paroles; qu'il n'a pas assez senti que la perfection du langage et le talent de la rédaction sont les moyens les plus sûrs de propager les vérités

* Dans son histoire littéraire de Genève il dit :

Avouons encore qu'il y a un bien petit nombre d'écrivains Genèvois qui aient écrit purement en François : cela ne viendroit-il point de ce que la langue nationale n'est pas à toute rigueur la langue Françoise ? Je fais ici encore plus ma censure que celle de mes compatriotes; mais il est clair qu'on ne sauroit écrire correctement dans une langue qu'on est entraîné presque malgré soi à mal parler.

utiles ; que cette perfection est indispensable pour que les idées véritablement originales produisent tout l'effet dont elles sont susceptibles. Disons aussi que de trop grandes richesses sont souvent embarrassantes, et qu'il est bien difficile de toujours les distribuer convenablement *.

Il croyoit avantageux de varier ses travaux de la journée, d'en classer les heures, et il possédoit une force de volonté suffisante pour quitter subitement une occupation pleine d'intérêt, lorsque l'heure d'une autre occupation avoit sonné. Sans doute cette habitude de faire taire un sentiment très-vif, montre un empire sur soi-même peu commun ; mais il est douteux qu'elle favorisât les élans du génie. Il est bien difficile d'écrire d'inspiration en suivant une marche aussi méthodique, et entrecoupée. Peut-être trouvera-t-on dans cette manière de travailler, une des raisons du défaut de correction qu'on reproche à son style ; mais s'il n'avoit aucun égard à ses goûts ou à ses dispositions du moment ; s'il les faisoit toujours céder à la loi qu'il s'étoit imposée, il en étoit tout autrement pour ses amis. Ils pouvoient le voir dans tous les momens, et jouir du charme de sa conversa-

* Il auroit pu dire à l'égard de son style ce mot plein d'une aimable naïveté du bon Abbé de Saint-Pierre, avec lequel il avoit une foule de rapports. Entendant un jour une femme charmante s'exprimer avec beaucoup de grâce sur un sujet frivole : Quel dommage, dit-il, qu'elle n'écrive pas ce que je pense ! . . . .

tion, abuser même de son inaltérable complaisance, et puiser à leur aise, dans cette mine abondante et variée, des conseils, des idées nouvelles, sans crainte qu'il parût jamais ni fatigué ni ennuyé; et tous ceux qui l'ont connu conviennent, que dans ses entretiens familiers il avoit une manière simple, claire, animée, qui rendoit sa conversation bien supérieure à ses écrits : quand on le quittoit, on savoit toujours quelque chose de plus, et certainement on se croyoit meilleur.

Mais où M. Senebier a-t-il donné plus de preuves de son zèle à faire le bien, de son besoin d'être utile, que dans le sein même de cette Société, et dans ces tems heureux de notre patrie, pendant lesquels le commerce étoit florissant, et nos manufactures dans une situation brillante; alors que cette Société des Arts, si languissante maintenant, étoit dans un état d'activité, indice certain de la prospérité publique; qu'elle décernoit des prix d'encouragement, des récompenses pour des inventions utiles; qu'elle publioit ses mémoires? Qui ne se rappelle, et tous les rapports dont M. Senebier a été chargé pendant cette époque fortunée, et combien il s'est acquitté de toutes ses fonctions, de manière à mériter la reconnoissance de ses collégues? Et même encore, depuis la décadence de nos fabriques, lorsque l'académie de dessin nous montre actuellement un reste brillant de ce qu'elles furent autrefois, M. Senebier, membre du Comité de cette académie, a prouvé dans cette place, qu'il a occupée

jusqu'à la fin de sa vie, qu'il savoit se rendre extrêmement utile dans toutes les situations possibles, et les plus éloignées de ses occupations habituelles.

C'est surtout dans notre Société de Physique et d'histoire naturelle, dont il a été un des fondateurs, qu'on regrettera long-tems, et la société douce et instructive de cet aimable naturaliste, et les lectures pleines d'intérêt qu'il y faisoit. Mais si la mort de notre collégue a laissé un grand vide au milieu de nous, quel ne doit-il pas être pour le cœur de sa vertueuse épouse? Que sont les consolations de l'amitié pour une douleur aussi profonde? Ah! sans doute, la plus douce est le sentiment de tout ce qu'elle a été pour celui qu'elle a perdu; et j'aime à le répéter pour ceux qui ne connoissent pas Mad. Senebier, qu'une aimable sensibilité, une humeur égale, douce, enjouée, un esprit cultivé, ont répandu le bonheur sur toute l'existence de l'homme que nous pleurons; qu'après ses méditations et ses travaux, la gaîté, les saillies de sa compagne étoient son délassement le plus délicieux; qu'après plusieurs années passées dans cette union intime, M. Senebier, pénétré de son bonheur, en a fait la confidence au public dans plusieurs de ses ouvrages.

La maladie qui l'a emporté a été pour lui une épreuve douloureuse, qu'il a supportée jusqu'à sa fin avec une douceur, un courage, une résignation admirable. M. Senebier ne se faisoit aucune illusion sur ses maux: dès l'instant qu'il prévit sa

fin, il ne reçut que rarement les visites de ses amis, et, dans sa solitude, la plus douce sérénité étoit son partage; une foi vive, une invincible confiance en ce Dieu devant lequel il alloit paroître, l'animoient. La veille de ce terrible jour où l'amputation devoit être faite, s'il y consentoit, un de ses amis eut le bonheur de le voir, de passer une heure avec lui, et c'est de cet ami que je tiens le détail que je vais tracer. — Quand il entra, Mad. Senebier étoit présente. Senebier parle à son ami avec un profond attendrissement du bonheur qui environnoit ses derniers jours. Oui, je suis heureux, dit-il à sa femme, heureux par toi, par tes soins, par ton dévouement; heureux par l'affection, le zèle de mes domestiques: je suis heureux et je sens mon bonheur. Rien n'étoit certainement plus naturel que ces sentimens et ce zèle; cependant, sa modestie lui persuadoit que c'étoit plus qu'il ne méritoit. Des larmes abondantes, une émotion trop vive obligèrent Mad. Senebier à se retirer; la conversation devint religieuse, et M. Senebier dit: «Quel » beau caractère que celui de St. Paul! Quelle foi » que la sienne! L'avenir est déjà présent pour lui; » il est déjà passé de la mort à la vie; il a saisi » l'immortalité sur la terre; il est assis dans les » lieux célestes! Qu'il est beau, ce témoignage » qu'il se rend à lui-même, lorsqu'il est sur le point » d'être immolé! Il possédoit cette paix de Dieu » qui surpasse toute intelligence. J'ai lu quelques » pages de ses épîtres aujourd'hui, et, soit la situation

» tion dans laquelle je me trouve, qui ne me permet
» plus d'abriter une seule pensée qui tienne à la
» terre; soit que plus on médite nos saints livres,
» plus on y trouve chaque fois des sentimens plus
» élevés, des idées plus sublimes, ses expressions
» ont retenti jusqu'au fond de mon cœur : si je ne
» puis me rendre le même témoignage, j'espère
» tout de la miséricorde de mon Dieu, et mon
» ame est tranquille, quoique je sache que nul
» homme n'est pur à ses yeux. »

Dès que l'amputation de son bras fut faite, il ne demanda plus de voir sa compagne désolée; il ne vouloit point serrer encore des nœuds qui alloient se rompre; il redoutoit de s'émouvoir et de s'émouvoir trop; il répondoit par un mot, et quelquéfois il affligeoit cette sensibilité que son but étoit de ménager.

Dirai-je qu'un gonflement rhumatismal de toute la main et de l'avant-bras gauche avoit dégénéré, et s'étoit terminé par la carie des os du carpe et de l'avant-bras; que la seule ressource qui restât, de conserver et de rendre à la santé cet homme précieux à la science, à ses amis, étoit l'amputation; que ce n'est qu'après avoir examiné sa convenance sous toutes ses faces, de concert avec MM. Jurine et Butini, et après avoir mis dans la balance, avec toute la prudence et la sagesse dont nous étions capables, les avantages et les inconvéniens de cette unique ressource, que nous nous y sommes décidés; que lui-même l'a acceptée avec la plus tou-

chante résignation, et supportée avec une fermeté héroïque; qu'enfin son non-succès doit être attribué uniquement aux hémorrhagies, causées par de subites et violentes palpitations, qui s'expliquent par l'état de maladie du cœur dont les valvules sygmoïdes étoient ossifiées.

Senebier étoit d'une taille moyenne, d'une constitution délicate, plutôt maigre que gras: sa figure agréable, miroir de son ame, exprimoit sa bonté, son extrême bienveillance; on l'abordoit toujours avec plaisir, on ne le quittoit jamais sans regret; et, comme il l'a dit de C. Bonnet, son cœur étoit serein comme celui de l'innocence, son ame étoit tranquille comme celle de l'homme de bien; on lui trouvoit cette gaîté douce qui accompagne le contentement, et cet air de dignité que donne la vertu.

Il auroit été mécontent de lui-même si on avoit su tout le bien qu'il faisoit : non-seulement il dispensoit de la reconnoissance les infortunés dont il essuyoit les larmes, mais même il cherchoit à leur être inconnu. Il avoit cette espèce de pudeur enfantine, qui ne peut supporter la louange sans éprouver un pénible embarras; et dans ses dispositions bienfaisantes, il remplissoit rigoureusement le beau rôle du Samaritain; il ne faisoit exception de personne: être souffrant et malheureux, étoit un titre à ses charités. Il falloit bien cependant qu'il supportât quelquefois les expressions de la reconnoissance. C'est à lui qu'est due la belle idée d'un comité de bienfaisance de son quartier; il

imagina de réunir un certain nombre de personnes respectables, aisées et charitables; il composa avec elles une société particulière, qui fonda une somme, et en employa le revenu à payer l'apprentissage de tous les enfans dont les parens étoient trop pauvres pour faire cette dépense. Cet établissement, grâce au zèle et à l'humanité des hommes vertueux qui en sont les fondateurs, en prenant de la stabilité, a eu la plus heureuse influence, puisqu'il a été imité dans d'autres quartiers de Genève.

Puis-je encore me permettre de dire qu'il a fait des legs pour les pauvres des communes où il a été Pasteur, de celles où il avoit des domaines, de celles enfin où il a passé l'époque de nos troubles politiques?

Les actions du plus grand éclat ne sont pas celles qui servent le mieux à faire connoître un caractère individuel. Sans doute le trait suivant n'a rien de brillant, mais il peint d'une manière piquante et naïve l'excellence du cœur de M. Senebier. Il avoit prêté une somme à un homme qui lui avoit inspiré de l'intérêt, et l'argent n'avoit pas été rendu à l'époque fixée. Les amis de M. Senebier lui persuadèrent que l'ordre de ses affaires et son devoir exigeoient qu'il réclamât cet argent; en conséquence, lorsqu'il rencontroit son débiteur il lui rappeloit sa dette, mais toujours en vain. Enfin on vint dire à M. Senebier que cet homme avoit fait banqueroute et que son argent étoit perdu. Tant pis

pour lui, s'écria-t-il, mais tant mieux pour moi; je ne serai plus obligé de lui redemander mon argent! ....

Intimement convaincu que le mal moral ou physique entroit dans les sages vues de la Providence, il attendoit avec résignation et patience que le bien sortît du désordre, sans se permettre de juger les actions injustes en apparence, et dont il ne pouvoit apercevoir tous les rapports. Son extrême indulgence s'appliquoit aux petites choses comme aux grandes.

Bon fils, bon époux, bon ami, bon citoyen, il a rempli tous les devoirs auxquels la Providence l'a appelé, de manière à mériter l'approbation de sa conscience, les pleurs de ses amis, la reconnoissance de sa patrie, et les regards de la postérité.

S'il n'a pas eu le bonheur d'être père, son cœur aimant lui a mérité ce beau titre, et il a pu se faire illusion sur les sentimens paternels, par ceux qu'il a sentis et inspirés à ses enfans d'adoption. C'est surtout dans les familles des amis qu'il avoit eu le malheur de perdre qu'il les choisissoit; il leur consacroit régulièrement plusieurs heures de la journée, qu'il employoit à leur donner des leçons; il faisoit leur éducation; il ne les a pas oubliés dans ses dernières volontés.

Mais une circonstance touchante de cette bonté ineffable, de son habitude de faire le bonheur de ceux qui l'entouroient, ce sont les soins assidus, les attentions délicates et constantes, le dévouement

absolu de ses domestiques pendant sa dernière maladie, leur joie naïve lorsqu'on leur donnoit l'espérance de le sauver, leur profonde affliction quand la moindre exacerbation des symptômes diminuoit ou détruisoit cet espoir.

Combien de fois ne nous a-t-il pas dit, à Mad. Senebier et à moi, pendant le cours de cette longue et cruelle maladie : Je rends grâces à Dieu de ce qu'il a daigné m'accorder plus de biens que de maux : l'ensemble de mon existence a été digne d'envie; et dans ce moment de souffrance, je bénis mon Créateur, de m'avoir entouré d'êtres dont la douce amitié et la sollicitude me les font oublier ! D'ailleurs, les maux du corps que je ressens actuellement auront un terme de manière ou d'autre. *Deus providebit !*

Non, il n'est pas possible de montrer une ame plus forte dans un corps foible; plus de douceur, de résignation au milieu des douleurs les plus cruelles; une plus complète abnégation de soi-même, une sollicitude plus aimable pour tous ceux qui l'entouroient ! Aussi long-tems qu'il a souffert, il n'a pas cessé un instant d'étonner par son courage, d'édifier par sa piété; et même, dans ces momens de délire où les idées semblent n'avoir aucune cohérence, les paroles aucune suite, il ne prononçoit pas un mot qui ne semblât les expressions d'une ame qui est déjà en possession de la félicité que sa belle vie lui promettoit. Oh! je le répète : si la vie de l'homme vertueux commence

une preuve de l'immortalité de l'ame, sa mort en est le complément ! ....

Finissons par une réflexion qui découle naturellement de l'examen de la vie entière de M. Senebier : c'est que l'étude des merveilles que la nature prodigue à nos yeux a un charme inexprimable qui élève l'ame et lui donne le sentiment de son indépendance, procure une satisfaction qui ne peut être parfaitement sentie que par ceux qui cultivent les sciences naturelles, et fait trouver le bonheur d'autant plus sûrement qu'elle est presqu'inséparable de la pratique de la vertu.

Catalogue des ouvrages de M. Senebier, publiés et inédits.

Dissertatio de polygamiâ. in-4. 1765.

Mémoire sur cette question : En quoi consiste l'Art d'observer? [V. Mémoires de la Société de Harlem. 1769.]

Contes moraux. 1770.

L'Art d'observer. in-8. 2 vol. 1775.

Traduction des *Oposcoli di fisica animale e vegetabile,* de Spallanzani, avec une Introduction du traducteur, qui renferme l'histoire des découvertes microscopiques dans les trois règnes, et leur influence sur la perfection de l'esprit humain. in-8. 2 vol. 1777.

Eloge historique de Haller. 1778.

Quatre Mémoires sur le phlogistique, considéré comme la cause du développement de la vie et de la destruction de tous les êtres dans les trois règnes. [Journal de physique. T. VIII. IX. XI.]

Lettre à l'abbé Rosier, sur une observation sur la reproduction des têtes coupées aux limaçons. [Journ. de phys. T. X.]

Réponse à Mollerat de Souhey, médecin du Roi. [J. de phys. T. XI.]

Mémoire sur les hygromètres. [Journ. de phys. T. XI.]

Mémoire sur des moisissures qui avoient couvert quelques précipités de fer. [Journ. de phys. T. XII.]

Catalogue raisonné des manuscrits de la bibliothèque de Genève. in-8. 1778.

Lettre à Volta, sur la perfection des eudiomètres. [Journ. de phys. 1779.]

Lettre pour prouver la grande probabilité du système de l'émission de la lumière, avec des expériences nouvelles sur la lumière et ses effets. [Journ. de phys. Septembre 1779.]

Lettre sur la nature de la lumière et ses effets. [Journ. de phys. Novembre 1779.]

Mémoire sur l'espèce de conferve qui croît dans les vaisseaux pleins d'eau exposés à l'air, et sur l'influence singulière de la lumière pour les développer. [Journ. de phys. Mars 1781.]

Idées sur l'inflammation spontannée des végétaux serrés humides. [Journ. de phys. Juin 1781.]

Mémoires physico-chimiques sur l'influence de la lumière solaire, pour modifier les êtres des trois règnes de la nature, et surtout ceux du règne végétal. in-8. 3 vol. Genève. 1782.

Expériences sur la digestion de l'homme et des différentes espèces d'animaux, par Spallanzani, avec des considérations sur la manière de cet auteur pour interpréter la nature, et les conséquences de pratique qu'on peut tirer de ses découvertes. in-8. Genève. 1783.

Recherches sur l'influence de la lumière solaire, pour métamorphoser l'air fixe en air pur par la végétation, avec des expériences et des considérations propres à faire connoître ces substances aériformes. in-8. 1783.

Tabulæ meteorologicæ, Genevæ institutæ annis 1782-1791. [*Vid. Commentar. Societat. meteorologicæ Manheimii.*]

Almanach météorologique, ou les pronostics du tems, à l'usage de tous les hommes, et surtout des cultivateurs. in-16. 1784. Nouv. édit., augmentée. 1785.

Observations de la vapeur qui régna en 1783. [J. de phys. Mai 1784.]

Recherches analytiques sur la nature de l'air inflammable. in-8. Genève. 1784.

Lettre au baron de Marivetz, pour servir de réponse à la sienne. [Journal de phys. Juillet 1784.]

Lettre à M. Ingenhouz, à l'occasion de ses observations sur l'eau imprégnée d'air fixe. [*Ibid.*]

Expériences pour servir à l'histoire de la génération des animaux et des plantes, par l'abbé Spallanzani, avec une ébauche des êtres organisés avant la fécondation. in-8. Genève. 1785.

Observations importantes sur l'usage qu'on peut faire du suc gastrique dans la chirurgie. in-8. 1785.

Mémoire sur l'influence que la lune peut avoir dans les variations du baromètre. [Mém. de la Société de Harlem. T. XX.]

Mémoires sur les moyens de perfectionner la météorologie. [J. de phys. Oct. 1785 et suiv.]

Histoire littéraire de Genève. in-8. 3 vol. 1786.

Examen d'un mémoire de M. Lavoisier, tendant à faire voir que la doctrine du phlogistique n'est pas absurde. [J. de phys. 1786.]

Expériences sur l'action de la lumière solaire dans la végétation. in-8. 1788.

Physiologie végétale. in-4. Paris. 1790. (Ce volume fait partie de l'Encyclopédie méthodique.)

Mémoire sur l'action de la lumière solaire pour blanchir la cire jaune. [J. de phys. Janv. 1791.]

Mémoires pour établir par des expériences, quelques rapports chimiques entre quelques parties du bois. [*Ibid.* Juin 1791.]

Observations sur les playes faites aux feuilles. [*Ibid.* Déc. 1791.]

Mémoire sur cette question : Les végétaux ont-ils une chaleur propre? [*Ibid.* Mars 1792.]

Mémoire sur la grande probabilité que le gaz acide carbonique est décomposé par les plantes dans la végétation. [*Ibid.* Sept. 1792.]

Mémoire sur la cause de l'évolution des boutons. [*Ibid.* Juil. 1793.]

Observations tendant à établir l'action de l'air pur sur les huiles. [Annales de chimie. T. XI.]

Mémoire sur les savons. [Acad. de Turin. T. I.]

Mémoire sur les divers phénomènes produits par des feuilles de plantes exposées sous l'eau à l'action de la lumière solaire. [*Ibid.* T. IV.]

Mémoire sur l'importance des observations météorologiques faites dans un pays tel que la Suisse. [Mém. de la Soc. des sciences physiq. de Lausanne. T. II.]

Observations sur l'action du soleil pour blanchir la cire. [*Ibid.* T. III.]

Sur la chaleur du spadix de l'*arum maculatum*. [Neuen annalen der botanic.]

Expériences sur les feuilles vertes exposées au soleil sous une infusion d'écorce de bois de chêne. [*Ibid.* part. xij.]

Sur la végétation des moisissures. [*Ibid.* part. xv.]

Essai d'analyse des eaux de Leuk en Vallais, avec une théorie nouvelle de la chaleur des eaux thermales. [Société d'histoire naturelle de Genève.]

Éloge de C. Bonnet. [*Ibid.*]
Notice historique sur Lazarre Spallanzani. [*Ibid.* et Magasin encyclopédique.] (chez J. J. Paschoud.)
Mémoire historique de Desaussure. [*Ibid.*] Genève. in-8. an IX. (chez J. J. Paschoud.)
Mémoire sur la différente conducibilité de la chaleur, reconnue par des expériences dans quelques étoffes employées pour se vêtir. [*Ibid.*]
Mémoire sur les variations des observations thermométriques faites dans le même tems et dans des lieux très-voisins. [*Ibid.*]
Mémoire sur l'influence vraie ou soupçonnée des gaz dans l'atmosphère. [inédit.]
Mémoire sur l'influence physique de la lumière sur les différens phénomènes que le spectacle de la nature peut offrir. [inédit.]
Considérations sur la nature des particules odorantes. [inédit.]
Principes de la caminologie. [inédit.]
Mémoire sur la fabrication des limes. [inédit.]
Mémoire sur les nids de la salingane. [inédit.]
Onze mémoires sur la matière verte et les conferves. [J. de phys. an VIII et an IX.] (Il n'y en a eu que neuf de publié.)
Mémoire sur la disposition d'une bibliothèque. [inéd.]
Physiologie végétale. 5 vol. in-8. Genève. an VIII. (chez J. J. Paschoud.)
Mémoire sur la germination, par Huber et Senebier. in-8. Genève. an IX. (chez J. J. Paschoud.)
Notice historique sur Jaques Paul. [Journ. de Lausanne. Juin 1797.]
Voyages de Spallanzani dans les deux Siciles et dans

quelques parties des Apennins, traduits de l'italien, avec des considérations générales sur les volcans, par J. Senebier. in-8. 5 vol. Berne. 1795-1797.

Essai de Téléologie, ou Théorie des Causes finales. [inédit.]

Présomptions philosophiques en faveur du Christianisme. [inédit.]

Essai sur l'art d'observer et de faire des expériences. 3 vol. in-8. Genève. an X. (chez J. J. Paschoud.)

Trois mémoires sur la respiration, traduit de l'italien sur le manuscrit inédit de Spallanzani. in-8. Genève. an XI. (chez J. J. Paschoud.)

Notice historique sur la vie et les écrits de Jacob Vernet, à la tête de la 4.e édition de l'*Instruction chrétienne*, imprimée chez J. J. Paschoud. 1807.

Rapport de l'air atmosphérique avec les êtres organisés, tiré des journaux d'observations et d'expériences de Lazarre Spallanzani, avec quelques mémoires de Senebier sur le même sujet. in-8. 3 vol. Genève. 1807. (chez J. J. Paschoud.)

Lettre d'un Protestant à l'occasion d'une dissertation de M. de Bonald sur l'unité de l'Église. [Archives de l'Europe, cahier XLII. Esprit des Journaux. 1807.]

Eloge de M. Martin, Pasteur et Bibliothécaire. Il se trouve à la tête de l'ouvrage intitulé *Dévotions à l'usage des familles*, 2 vol. in-8, imprimés chez J. J. Paschoud.

Météorologie pratique, à l'usage de tous les hommes, et surtout des Cultivateurs, avec des considérations générales sur la météorologie et sur les moyens de la perfectionner. in 16. 1810. (chez J. J. Paschoud.)